

PROLOGUE

Sous le soleil de Djemila, la Belle, au détour d'un virage de montagne, un maquis de lentisques, de myrtes, de bruyères et d'arbousiers embaume l'air des hauteurs d'un parfum suave. La vision des ruines est saisissante. Une jeune musulmane, les cheveux couleur de miel, vient de faire découvrir à un jeune chrétien, normalien de la Bouzarea ⁽¹⁾, la beauté exceptionnelle de l'ancienne cité romaine de Cuicul datant du règne de l'empereur Caracalla. Le site est proche de Bgaïet ⁽²⁾, comme de son miroir bleu que les Français nomment Méditerranée par où sont arrivés les envahisseurs. Ici la mer est cachée par une montagne magnifique peuplée seulement de chênes-lièges et de quelques tribus de singes magots. Calme et sérénité se dégagent de ce merveilleux endroit. Seul un vent strident vient tourbillonner au milieu des colonnades, comme pour annoncer le réveil de quelques fantômes échappés du temps après une si longue léthargie. Blottie dans les bras d'Antoine, Ania aime passer ses mains dans les cheveux blonds de son amant que les rayons d'un soleil couchant font penser aux blés légèrement dorés. Elle sait que ses montagnes berbères ont vu naître le plus grand évêque d'Afrique, Saint Augustin de Thagaste, bien avant l'islam et l'arrivée des Français.

Soudain, elle éclate en sanglots. La pensée d'un amour interdit lui vient-elle à l'esprit ? Cet accès d'humeur n'est pas pour déplaire à Antoine. Le Français originaire de Boufarik l'attribue à une amertume passagère typiquement féminine. Il en profite pour poser un baiser sur les lèvres charnues de sa princesse amazighe ⁽³⁾, là où coulent des larmes salées, le khôl de ses yeux noisette devenus papillons noirs d'un jour et le henné de son masque de tragédienne. Le jeune homme savoure l'instant présent. Son corps se tend déjà. « Je t'aime ». Mais Ania doit craindre l'opposition de leurs familles à une union hors des religions respectives. Elle porte fièrement son collier d'argent aux pierres rouges serties couleur de sang ;

1 : nom de l'Ecole Normale d'Alger.

2 : Béjaïa, Bougie, capitale de la Petite Kabylie.

3 : qualificatif berbère de kabyle.

Antoine l'avait acheté un jour chez les Juifs de la rue Juba à Alger, c'était pour elle son premier cadeau. Elle, joue dans cet amphithéâtre antique un rôle d'une tragédie grecque.

Ania regarde son amant, ce bâtard, fruit des amours illégitimes d'une fille de colon français et d'un militaire, encore des occupants. Après tout, certains Dieux grecs étaient bien des bâtards, enfants illégitimes eux aussi d'amours interdits entre des Dieux et des animaux. Ania, la fière kabyle entourée de bijoux est chez elle, dans ce lieu hautement symbolique d'un pays dont l'exil, l'émigration ont toujours fait partie du quotidien. Elle lui demande : « Que sont venus faire ici tes ancêtres sur nos terres ? Ils nous ont saisi nos instruments de labour et nos ustensiles ménagers...

— Je t'aime...

— Moi aussi, mon cœur. Mais toi, tu viens de la Mitidja, une terre fertile...

— Mes ancêtres l'ont défrichée à la sueur de leur front et sont morts de la fièvre des marais.

— Oui, mais ils nous ont obligés à vivre sur nos terres incultes, pendant que toi tu te regorgeais du raisin de la Mitidja...

— Est-ce ma faute ? Mes ancêtres vous ont pourtant apporté l'éducation dans beaucoup d'écoles de vos montagnes...

— C'est vrai, je t'aime, mon cœur, mon petit fransaoui ⁽⁴⁾ ! »

* * *

N'est-ce pas elle, la musulmane, qui dans un instant, de ses mains couvertes de bagues en argent et un tour de rein, va libérer ce jeune chrétien de ses interdits en le renversant dans les herbes sèches, pour le conduire vers le paradis ? Ania savait, elle, qu'au VII^e siècle, la Kahina, reine de l'Aurès, décidait de tout, même des débats amoureux qu'elle dirigeait elle-même avec son prisonnier personnel, Khaled, neveu du général arabe Hassan. La tradition kabyle soutient que les premiers hommes et les premières femmes vivaient séparément. Ces dernières prirent l'initiative du premier rapport

4 : surnom donné aux Français par les indigènes.

sexuel. La femme ne représente-t-elle pas le soc de la maison, à l'origine de la fécondité ?

Différentes croyances ont survécu sur cette terre de Petite Kabylie, sur laquelle se sont réfugiés ses grands parents quand, en 1871, les Français les ont chassés de leurs terres de Grande Kabylie. Ici, le monde est rempli de religiosité. Le tombeau d'un marabout est construit à Djemila au-dessus du temple de Mars, divinité romaine. Dans les environs se trouve un autre tombeau, celui de la Chrétienne. Il a été érigé avant l'époque chrétienne, comme celui de la région du Mont Chenoua, plus proche du massif de la Bouzarea qu'Antoine connaît bien. Cela n'a pas empêché les vieilles femmes de la région de venir pratiquer à Djemila des cultes de guérison et de fécondité au grand dam de l'islam. On raconte même que dans ces ruines, certaines nuits de pleine lune, une dame blanche mène un troupeau de moutons. Ania croit l'avoir vue un soir. Sa mémoire, comme un patrimoine, se nourrit de toutes les traces du passé qui constituent son identité berbère, sa seule richesse réelle ; mais sa préoccupation immédiate est le futur. Elle craint surtout que le brassage nouveau des populations, source d'enrichissement, et l'amour, valeur universelle et éternelle, n'arrivent pas à détrôner le poids des traditions, le conformisme social, et les barrières des religions. Les deux amants vont coucher là dans les herbes folles à la belle étoile. La musique polyphonique d'une tragédie inédite commence sous un ciel étoilé, elle captive des Dieux différents rassemblés dans cet amphithéâtre antique. Les asphodèles sont devenues pâles. Le nom d'Antigone résonne. Ce même désir ému de beauté et de liberté, ce refus des mensonges et des compromissions... Ania va répéter sans le savoir les mêmes gestes que la mère d'Antoine avait commis moins de vingt ans plus tôt avec un homme inconnu de sa famille. Dangereux et merveilleux prodige de l'amour, elle en a oublié la peur qui fait taire derrière les murs des maisons blanches les femmes de ce pays. Pour comprendre le sens de cette tragédie, il faut cheminer dans la nuit des années sur la terre de l'oubli, où Antoine a dû s'élever sans père et dans l'anonymat, où Ania elle aussi a essayé de naître aux autres, aux femmes, d'apprendre à vivre sans racines et sans foi, à l'immense cohue des

conquérants, dont les seules traces sacrées de leur passage reposent sur ces dalles que la nuit des temps a rendu illisibles dans ces ruines.



CHAPITRE I^{er}

Quelques décennies plus tôt, Boufarik. Un gros bourg agricole de sept mille âmes et quelques grosses fermes isolées, dans la plaine de la Mitidja, à une trentaine de kilomètres au sud d'Alger. Les Français sont installés ici depuis trente cinq ans sur le territoire des Beni-Khelil ⁽⁵⁾. Ce samedi vingt-quatre juin 1871, les indigènes amènent leurs bêtes à vendre. Résignation. C'est jour de marché exceptionnel, dans la cour du Caravansérail dont l'entrée est gardée par deux spahis aux manteaux rouges. Le maire y a planté des platanes pour protéger les commerçants des ardeurs du soleil, donnant une couleur vert émeraude au quartier qui était autrefois un camp militaire. Ici, on n'entend plus les bruits des armes, la région a été « pacifiée » il y a longtemps par le général Clauzel. Un brouhaha règne, mais les bruits viennent des charrettes et des sonnailles attachées au cou des bestiaux descendant de l'Atlas. Les Arabes y ont gardé quelques terres incultes, pouvant poursuivre leur élevage. Tous leurs produits agricoles sont contenus dans des sacs à double poche en poils de chèvre ou de chameau, qui recouvrent leurs bourricots. Des hommes aux visages cuivrés et ridés, couverts de larges chapeaux de paille, portant des manteaux d'un blanc sale ou des vêtements noirs sentant la bouse, ainsi que des ceintures de flanelle rouge, se tiennent debout en groupe ou accroupis, isolés et accablés par la chaleur. Les colons leur font suer le burnous ⁽⁶⁾. Les musulmans croient que le paradis est une oasis.

Eugène Algyre, le grand père d'Antoine, marchande main dans la main avec l'arbi ⁽⁷⁾ quelques bêtes de trait pour tirer ses charrues, deux robustes bœufs tout blancs, qu'il attache à sa jument Zeïna à robe brune et crinière noire. Avant la guerre avec la Prusse, il les faisait venir directement de France, mais maintenant ce n'est plus possible. Il a toujours connu ce marché à bestiaux qui a lieu habituellement le lundi. Un

5 : nom de la tribu qui occupait la plaine de la Mitidja lors de la conquête de l'Algérie.

6 : faire suer le burnous, faire travailler durement les Arabes. Le burnous est un manteau en laine assez lourd, sous lequel on sue facilement lorsqu'on travaille sous le soleil.

7 : l'arabe.

jour un Arabe lui a dit qu'il existait déjà du temps des Turcs et que les Français n'avaient rien inventé. Les Arabes et leurs douars ⁽⁸⁾ étaient alors regroupés par tribus. Eugène est né en 1842, l'année la plus mortelle de l'Algérie, non pas à cause de la guerre, mais des maladies, dans ce nouveau village créé à partir de rien par les premiers Français dont faisait partie son père. On les appelait les « cantiniers » parce que c'était des civils qui suivaient les premières colonnes de l'armée française en qualité de fournisseurs. Comme l'armée leur offrait des terres, les soldats les aidaient le jour à construire ce village dont ils voulaient en faire le centre agricole de la région et ils les abandonnaient le soir pour aller se retrancher dans le camp militaire d'Erlon, où se trouve aujourd'hui le marché, parce qu'à l'époque ils étaient harcelés par des hordes de cavaliers hadjoutes appelés les « coupeurs de tête », provenant d'une région à l'ouest de la Mitidja. C'était aussi l'époque où les Indiens assiégeaient les forts des soldats au Far West pour défendre leur territoire...

Une fois ses bêtes de trait achetées, Eugène remonte à cheval et les ramène à sa ferme située à une dizaine de kilomètres à l'est du bourg. Il doit encore traverser Boufarik qui ressemble à un village du sud de la France avec son église catholique et ses maisons à toits en pente couverts de tuiles rouges. Rien ne rappelle au passant de la métropole qu'il a traversé la Méditerranée, si ce n'est que sur les sept mille habitants, deux mille huit cents sont quand même des indigènes de confession musulmane ou juive et quatre mille deux cent Européens d'origine plus ou moins méditerranéenne. Les colons, eux, ont la conviction qu'ils ont toujours habité là. Ils s'appellent entre eux les Algériens. Ils peuvent venir de France, mais aussi d'Espagne, d'Italie ou encore d'Allemagne. Les Français, ce sont dans leur esprit ceux de métropole, on les appelle ici les « frangaouis » ou encore les « patos ». Ce sont eux qui donnent des plans au Gouverneur ou à l'administration d'Alger sur la politique à suivre. Ici, les Méditerranéens parlent le français et les indigènes l'arabe ou le kabyle. Chemin faisant, Eugène ne peut s'empêcher de penser à l'histoire de ses parents, car toutes les habitations bien alignées, toutes les

8 : de l'arabe dwar, village musulman, à l'origine une agglomération de tentes.

exploitations agricoles paraissent neuves. « Po ! po ! po ! dis, c'est comme l'Amérique ici ! » De longues et larges avenues tracées au cordeau coupent à angle droit des boulevards ombragés d'énormes platanes et d'orangers, il y en a partout, à tel point qu'on a surnommé Boufarik la « ville des orangers ». Galeries de fraîcheur et de senteurs, des quinconces, des squares, avec bassins et jets d'eau. Dans le coran ne dit-on pas qu'Allah a créé l'homme dans une goutte d'eau ?

Pour l'heure, c'est quand même la canicule. Le front dégoulinant de sueur, le chapeau noir glissant à l'arrière de la tête, Eugène égaré au milieu de ses réminiscences n'oublie pourtant pas de contourner le centre par la rue Roux au sud. Divaguant un peu sous le cagnard, il prend soin de ne pas rater à gauche l'avenue de la gare, puis à droite l'avenue de Chebli. Deux nuages blancs souffrent de solitude au milieu d'un ciel complètement bleu azur. Eugène passe devant le café de l'Hôtel Mazagran, une oasis, où il ne manque que les chameaux et aperçoit plusieurs de ses copains attablés sur la terrasse. Charles Debonno lui fait signe. Eugène ne peut s'empêcher de s'y arrêter, non sans avoir au préalable attaché ses bêtes aux anneaux scellés dans le mur du café. Tout le monde appelle aujourd'hui Charles Debonno le roi de Boufarik, parce qu'à force de labeurs, il a réussi à se constituer de grands domaines et à bénéficier de la considération publique. Il fait rentrer Eugène dans ce café qui ressemble plutôt à un saloon où l'absinthe et l'anisette remplacent le whisky. Il l'emmène à l'écart des colons et l'invite à prendre une boisson bien fraîche, il a quelque chose à lui montrer. A l'intérieur de la salle, il n'y a pas de gazelles, mais d'autres hommes, de gros lourdauds sur des chaises empaillées, parfois assis à l'envers, tout au long d'une table interminable, tirant la pipe, des gros, des petits. On y sent la bonne odeur du tabac local de Chebli. Les grandes auréoles de fumée blanche mélangées aux effluves des lampes à huile embrument l'intérieur du café. Eugène ne connaît pas ces colons qui gouaillent sans arrêt sur les « melons » ⁽⁹⁾. Ce sont des oisifs, pense-t-il, ils n'ont rien d'autre à faire. Certains d'entre eux jouent pourtant

9 : surnom péjoratif couramment donné par certains colons aux indigènes.

aux cartes françaises, comme la belote, les autres pratiquent surtout les cartes espagnoles comme la ronda, la brisque ou le touti. L'un d'entre eux dit à son partenaire : « Regarde le fils du Maltais ⁽¹⁰⁾, purée, pour qui i s'prend, i fait encore son maq » ⁽¹¹⁾. Charles montre à Eugène une image métallique accrochée au mur et lui dit : « Regarde, mon ami, ils font de la réclam' pour la nouvelle boisson amère, l'Amer Africain, c'est un apéritif tonique à base de quinquina, je t'en offre un verre, tu verras comme il est bon ! » En fait, il l'a fait rentrer à l'intérieur du café pour discuter tranquillement avec lui, à l'abri des oreilles indiscrètes, dans l'espoir d'apprendre une nouvelle affaire à racheter. Même cet hôtel Mazagran, il aimerait bien l'acquérir. Charles Debonno est un homme entreprenant : il a déjà acheté la propriété de Sidi Aïd où il a planté des oliviers et des vignes, après l'avoir défrichée et drainée. Il a plein de projets en tête et pense aussi aux propriétés de Figime et des Quatre Chemins ⁽¹²⁾, mais il doit d'abord demander une avance à la Banque d'Algérie.

L'après-midi est bien avancé. Eugène a assez bu, il sort du café, reprend ses deux bœufs et avance assis à cheval sur le Chemin de grande communication n° 11 qui mène à Chebli. Les cigales chantent en public leur bonheur de vivre. Les eucalyptus bleu vert et le basilic embaument l'air des champs. Le ciel est légèrement diaphane, mais en cette saison, il n'est plus vapoureux à l'horizon. Les brumes des souvenirs ont disparu. Eugène n'a pas besoin de montre, la position exacte du soleil au zénith sur les montagnes bleutées de l'Atlas suffit à lui indiquer l'heure. Comme leurs sommets ne sont pas perdus au milieu des nuages, les vents d'ouest ne vont pas tarder à souffler, puis à amener des pluies, ce n'est pas une mauvaise chose pour les terres.

10 : le père de Charles Debonno, Michel, arrivé en Algérie en 1836 était d'origine maltaise.

11 : faire son maq, faire l'intéressant.

12 : Lieu-dit situé au nord de Boufarik, sur la route d'Alger.